

est le développement de *Optical Dreams*, une première œuvre de 19 minutes. Les références sont nombreuses : des nostalgies à l'italienne d'un Ettore Scola (*Spendor*) ou d'un Giuseppe Tornatore (*Cinéma Paradiso*) aux flâneries adolescentes d'un Abbas Kiaros-

tami et d'autres cinéastes iraniens. Mais les fredaines et autres quatre cents coups de ces deux Doinel anatoliens, avec leur effervescente et naïve sensualité, mêlée à leur maladroite inventivité technique, ont le charme très personnel d'une autobiographie à peine déguisée. ◀

dans un débit de sandwiches grecs. Mais aujourd'hui en raison de la dégradation de sa santé, Ernest va bénéficier d'une remise de peine et d'une libération anticipée. Pour Virgil, ce qui devait être une joie sans mélange, devient un désastre annoncé.

Il n'a d'autre alternative que de reprendre l'entraînement et de retomber du même coup dans les pattes des aigrefins qui pervertissent les lois du sport. *"Dans la 4^e, tu te couches et tu touches le pactole... sinon gare à toi, pense aux devoirs de ton père, cette loque !"* Le match décisif aura lieu, le gong sonnera la minute de vérité, mais l'intérêt de ce film très élaboré (maîtrise stupéfiante pour un premier long métrage) est ailleurs et surtout dans une utilisation des silences (Philippe Nahon, le père de Margot lui aussi taulard, refuse de parler) et des paroles qui mêlent le réalisme le plus cru à un savoureux marivaudage entre la rebelle Margot et le benêt Virgil, sans oublier la place de la musique sélectionnée avec la pertinence d'un connaisseur (Lalo Schifrin).

Virgil

Film français de Mabrouk El Mechri

► La boxe et son univers impitoyable ont beaucoup inspiré le cinéma. De *Nous avons gagné ce soir* de Robert Wise (1949) au récent *Million dollars baby* de Clint Eastwood (2004), le thème est récurrent et l'issue d'un match à hauts risques commande souvent de façon exclusive la progression poignante de l'intrigue.

Virgil n'échappe pas tout à fait aux règles du genre, néanmoins l'auteur martèle sa volonté d'avoir fait, non pas un film sur la boxe, mais un film sur un boxeur. Cinéophile averti, Mabrouk El Mechri sait de quoi il parle et connaît assez ses classiques pour s'en démarquer.

Si Virgil, le personnage principal, magnifiquement campé par Jalil Lespert, capte la majeure partie de l'intérêt, c'est plus à travers l'ambiguïté de ses rapports avec Ernest, son père adoptif (un Jean-Pierre Cassel sidérant) ou ses manœuvres de drague obstinée pas toujours très finaudes (pour faciliter les contacts, il crève les pneus de la voiture de Margot !) que par ses démêlés avec "le milieu" pourri de magouilles et condamné à la violence bien au-

delà du ring. Dans le temps, Ernest a "refusé de se coucher" et l'a payé d'une mutilation dont il garde une prothèse de fer à la main. Devenu truand par nécessité, il purge une peine de prison. Sa déchéance se double aujourd'hui de la progression d'un cancer.

C'est par une sorte de piété filiale que Virgil, lors de ses visites au parloir, entretient le mythe d'une carrière sportive qui évoluerait favorablement, selon le formatage qu'il a reçu depuis l'enfance. En réalité, il a renoncé aux illusions et aux dangers de la boxe pour une obscure besogne alimentaire

Enfin il faut revenir sur le duo magistral Cassel/Lespert. On ne peut qu'être suffoqué par la transformation de l'élégant et fringant séducteur de la scène et de l'écran, sorte de Gene Kelly à la française, en cet athlète épais, cassé, mutilé, vieilli... et qui garde la forme. En face de lui on trouve le désormais imposant Jilil Lespert qui s'accomplit dans des rôles très physiques (on se souvient du footballeur d'*Un déran-*

gement considérable, de Bernard Stora, 1999, ou de l'haltérophile "anphétaminé" de *Vivre me tue*, de Jean-Pierre Sinapi, 2002), mais qui affectionne aussi les affrontements avec des comédiens chevronnés pour leur tenir tête avec brio. On n'est pas prêt d'oublier sa prestation en face de Michel Bouquet, stupéfiante résurrection de Mitterrand dans *Le promeneur du Champ de Mars* de Robert Guédiguian. ◀

En effet, la construction du film est chorale et Adrien, fils du réalisateur qui tient le rôle titre de Zim, et ses potes ont été largement associés au travail de Marc Jolivet et de son scénariste Simon Michael. D'où sans doute une liberté de ton qui surprend, notamment par la permanente "taquinerie sociale" criante de vérité et que le politiquement correct habituel prend soin d'éliminer ou de vilipender. C'est pourtant, outre le plaisir de la vanne, tout le contraire du marquage ethnique, de la stigmatisation, de la ségrégation. Tout le monde en prend pour son grade et les rires fusent.*

Zim, en abrégé parce qu'il a le nom imprononçable (Zimbiétrofsky !) d'un père polonais qui a disparu de la circulation. Lui restent une mère allumée (l'impayable Nathalie Richard) et surtout sa bande de copains black-blanc-beur : Cheb (Mhamed Arezki), Arthur (Yannick Nasso) et Safia (Naidra Ayadi). Il va en avoir besoin car il lui est arrivé un gros pépin. Un accident de scooter pour un refus de priorité. À défaut de fiches de paie attestant d'un emploi stable, il va écoper d'une peine de prison. L'engrenage est terrifiant : pour trouver un boulot, il faut une caisse. Pour conduire une voiture, il faut un permis... De quoi flipper. *"Vu comme t'es jonglé, c'est sûr qu'au placard, en deux jours tu vas faire la jeune fille"*. Alors le petit clan se mobilise et on imagine qu'au bout de tribulations inénarrables Zim sera sorti du pétrin. Qu'on ne s'y trompe pas ce film épatant est d'une grave légèreté,

Zim and co

Film français de Pierre Jolivet

▶ Avec des fortunes diverses (et quelques banqueroutes), Pierre Jolivet poursuit ses incursions, tendres et ironiques, dans l'univers de ses contemporains. Comme *Fred* (1997), *Ma petite entreprise* (1999), *Filles uniques* (2003), *Zim and co* aborde la critique sociale sans fracas dogmatique et sans jamais se départir d'une décontraction et d'une sympathie à l'égard de ses héros et de

leur environnement. Même si leur conduite dérape parfois dans un contexte plein d'embûches.

Certes, nous sommes en banlieue, mais pas celle de *La haine* et du journal de 20 heures qui crame et fracture, pas davantage celle, édifiante et ultraminoritaire des "succes story" qui accaparent certains médias résolus à positiver. Nous sommes dans les 90 % du territoire et des populations restantes. Ceux qui vivent tant bien que mal et essaient, par des moyens pas toujours orthodoxes, de se faire une place dans une société embouteillée.

L'auteur avoue avoir puisé son inspiration dans sa propre expérience de jeunesse, quelque part entre Maison-Alfort et Alfortville, agglomérations plutôt paisibles. Tout cela actualisé, vivifié par l'appartenance de ses proches et de ses collaborateurs appartenant à d'autres générations.

